

1 novembre 2009 , Réformation

Ps 119 / Actes 5 34 sq

En ce dimanche de la Réformation, nous touchons à la fin du Jubilé Calvin. Il est temps pour nous de tirer un bilan spirituel et de regarder en avant.

Calvin, et après ?

Pendant plusieurs mois nous avons, en imagination, sauté par-dessus le gouffre du temps. Nous nous sommes plongés dans la Genève d'il y a 25 ou 30 générations. Pour constater qu'en son époque, Calvin fut un esprit très actuel et parfois d'avant-garde, constamment connecté à son présent. Dans son office de prédicateur à Saint Pierre, il aborde les questions les plus concrètes : le prix du grain et des légumes sur le marché du Molard, les taux d'intérêt, l'hygiène publique, les différents conjugaux et familiaux, la politique genevoise et internationale, les nombreuses polémiques d'alors... Tout ce qui faisait les préoccupations du moment.

« Tout affluait à cette chaire et tout en parlait » a écrit l'historien Michelet.

Or maintenant, il s'agit de passer d'une actualité d'il y a 500 ans à la nôtre. Et le monde a probablement plus changé de Calvin à nous qu'il n'a changé de Jésus Christ à Calvin.

Quelle inspiration le Père fondateur nous lègue-t-il pour aujourd'hui et pour demain ?

Plus que les grands principes de la Réforme, qui sont connus, j'aimerais évoquer un certain style, un certain esprit, que l'on pourrait dire calvinistes.

Plaçons-nous pour commencer sur le terrain de la Bible. L'Écriture sainte est pour Calvin le miroir de l'âme humaine, ou l'on se contemple « comme en un beau miroir bien clair ». Il aime beaucoup cette image du miroir, qui vient de l'apôtre Jacques. Par miroir, entendez ces écrits inépuisables au moyen desquels nous n'en finissons pas d'apprendre à vivre et à mourir.

Nous ne saurions, comme Chrétiens post-modernes, prétendre nous en affranchir. De ce miroir découle une connaissance de soi-même en face d'une transcendance incompréhensible et souveraine. Ce n'est que devant Dieu que nous apprenons qui l'on est vraiment. Notre expérience la plus constante est que le miroir de l'Écriture parle de Dieu et de l'être humain à toutes les générations et à chaque génération.

Encore faut-il se donner la peine de l'interpréter. Au cœur de ce clair et beau miroir se tient une exigence, celle de se donner la peine de trouver des connexions pour le présent.

Il n'est pas faux de dire que la Réforme a été le volet spirituel de la Renaissance. À la sortie du Moyen Âge, on aspirait à un esprit nouveau pour des temps nouveaux. La Réforme a accompli un total renouvellement de sens pour les hommes et les femmes de son époque.

Appliquons cela à nous.

Interrogeant le miroir, pouvons-nous trouver de nouvelles raisons de croire aujourd'hui ? Sommes-nous à même de dégager du sens, de définir quelques certitudes, de nourrir une espérance crédible ?... Nous sommes engagés dans une période d'émergences formidables,

aussi passionnantes qu'inquiétantes. Quel Dieu, quelle foi, quelle espérance à l'âge d'Internet, des neurosciences et du clonage ?

D'où l'exigence calviniste d'un contenu. « S'il n'y a pas de science, on n'adore que des fantômes » martèle le réformateur. Moins que jamais notre foi ne pourra se contenter d'émotion pure ou de divertissement. Ce sont là des impasses qui mènent à l'insignifiance ou à la secte. Nous devons être audibles et crédibles, pris au sérieux par la culture globale et par l'homme de la rue.

Les Chrétiens se plaignent volontiers de n'être plus entendus. Eh bien ils devraient se demander s'ils se donnent les moyens d'avoir quelque chose à dire ?

De cette exigence découle un style de culte. Un style qui cultive la simplicité et la concentration sur l'essentiel. Un exercice de sobriété dans lequel se déploie la parole vive – car nous sommes la tradition par excellence de la parole vive. Calvin a tout misé sur cette simplicité vivante de la Parole de Dieu.

Je sais bien que nos cultes ont mauvaise réputation. On les prétend ennuyeux, verbeux, cérébraux, déconnectés de la vie réelle... Mais ces accusations sont-elles fondées ? Sont-elles justes ? Ou ne sont-ce que des prétextes à notre paresse de consommateur gavé, fatigué à l'avance du moindre effort et rétif à la moindre discipline personnelle ?

Le Saint Esprit n'est pas pour les paresseux. Le culte n'est ni un moment de délasserment ni un spectacle de variétés. Il sert à l'élucidation de soi et du monde au miroir de l'Écriture.

Et si nous avons l'impression que le culte ne nous apporte plus rien, c'est peut-être qu'on ne sait plus le faire, ou qu'on ne sait plus y participer, ou les deux à la fois. Il faudrait alors tout recommencer, comme si l'on n'avait rien appris. Il faudrait instituer à nouveau le culte chrétien. Tel est certainement ce dont nos Églises ont le plus besoin: une re-institution du culte.

Il n'est pas si facile de garder le cap au sein de la profusion chatoyante de notre société. « Savoir qui on est et croire en soi » : je ne trouve pas de traduction plus adéquate de la fameuse prédestination calvinienne.

Je rappelle que bien loin d'être une doctrine désespérante et angoissante, la prédestination fut ressentie par les huguenots du XVI^e comme une source d'apaisement et de courage. La certitude du salut était en leur cœur et quoiqu'il advienne, rien ne pouvait altérer l'admirable fermeté de cette certitude.

Trop de doute sur soi-même immobilise et démobilise. Il faut croire en sa note particulière au sein de l'universel chrétien. La lignée que nous incarnons vaut la peine d'être entretenue, maintenue et promue ! Elle manquerait au christianisme si elle n'existait pas. Elle n'existe point par hasard mais en vue d'une finalité qui nous échappe, que Dieu connaît et dont il nous charge.

Vous m'objecterez que notre Église est devenue minoritaire et même marginale dans la Genève contemporaine.

Mais en quoi est-ce une objection ? Être minoritaire n'est pas en soi un argument. Ça peut poser des problèmes pratiques, matériels, mais ça n'est pas une raison pour se renier. On peut être minoritaire et n'avoir pas tort. On peut être minoritaire et avoir de l'influence. Après tout, la Genève de Calvin était ultra minoritaire dans l'Europe d'alors, entourée par des royaumes et des Empires incomparablement plus peuplés et puissants. La valeur et la fécondité d'une conviction ne se mesurent pas forcément à son audimat. Le levain dans la

pâte n'est pas toute la pâte, il n'en est même qu'une infime partie et cependant il la fait lever.

Attention toutefois ! Le péché mignon du minoritaire est l'extrémisme. L'extrémisme consiste à avoir raison contre tous les autres voire contre le monde entier. Sachons apprendre des erreurs du passé. Un proverbe dit que plus un homme est grand, plus son ombre est longue. Ce proverbe s'applique assez bien à Calvin. Il y a chez le réformateur une part d'extrémisme. Il entretient avec la vérité telle qu'il la comprend un rapport inconditionnel, absolu. Ce qui le conduit à verser dans l'excès plus souvent qu'à son tour.

Voici exemple qui m'a particulièrement frappé.

Nous avons entendu le célèbre discours de Gamaliel au Sanhédrin lors de l'arrestation de Pierre et d'autres apôtres. Il exhorte les membres du tribunal à ne pas se souiller du sang des prévenus. Si Dieu est avec eux, le tribunal n'y pourra rien. Si Dieu n'est pas avec eux, cela disparaîtra tout seul.

Nous tomberons tous d'accord sur la sagesse de cette noble figure.

Or Calvin est d'un avis contraire: « Son opinion est indigne d'un sage homme. » Gamaliel n'est qu'un moyennier, un douteur et un indécis (1). Il n'y a en lui rien de ferme, la preuve : il parle de Dieu comme d'une chose douteuse !

Plus grave, Gamaliel communique son doute au tribunal et l'empêche d'accomplir son office. Pour Calvin, il aurait mille fois mieux valu que les apôtres subissent le martyre afin que la fermeté de leur foi fût éprouvée et manifestée devant tous...

Sur ce point le réformateur a tort. Il refuse de voir que Gamaliel recule devant le mystère de Dieu parce qu'il craint Dieu et ne veut pas risquer de l'offenser. Devant ce mystère, il estime préférable de suspendre le jugement des hommes et il a raison.

Il y a là pour nous une leçon en négatif. La pensée extrême consiste à rejeter ceux qui se montrent circonspects ainsi qu'à réclamer une adhésion aveugle, quitte à aller jusqu'au sacrifice de soi. Notre monde actuel est aux prises avec diverses formes de pensée extrême et nous en voyons les conséquences désastreuses.

Le doute théologique (à distinguer du doute sur soi-même), loin de menacer la foi, en est le grand allié, bien que parfois incommode. Il évite de confondre Dieu avec celui qui l'exprime.

Calvin, et après ?

Ce n'est pas dans le passé que nous trouverons des réponses aux angoissantes questions qui se posent à nous. Les réponses sont devant nous. Être calviniste aujourd'hui, c'est se laisser inspirer par l'énergie de conquête et de créativité dont le réformateur de Genève fut animé jadis. C'est chaque jour et à chaque heure attendre de Dieu le souffle qui nous permettra de résoudre les tâches qui sont devant nous.

Vincent Schmid

(1) Dans son Commentaire, Calvin accuse Gamaliel de « vouloir moyennier », de « n'avoir rien de ferme », de « demeurer en suspens ». Il ajoute : « La conséquence qu'on fait de ceci ne vaut rien, que cependant il faut surseoir et ne passer point plus outre. Plutôt il faut regarder ce que Dieu commande. Or il veut que les maléfices soient réprimés. A cette fin il a

institué les magistrats et les a armés de glaive ». Le discours de Gamaliel est donc séditieux puisqu'il désarme le magistrat...

Ce raisonnement est typique du glissement vers l'extrême qui caractérise en plus d'un endroit la pensée de Calvin (voyez par exemple Jean 8 et la femme adultère).

« Certains individus adhèrent si inconditionnellement à un système mental qu'ils lui subordonnent tout le reste » (in La Pensée Extrême par Gérald Bronner, 2009).